

Speculative Creatures

Andrée-Anne Roussel

25 janvier - 22 mars 2025

Ce qui vient après

Nous nous tenons, comme espèce, en équilibre. Nous sommes là, sur la crête du présent, sur cette ligne qui sépare le passé de l'avenir, et par nos spéculations nous tentons de ramener le futur dans le présent, le plus possible. En effet, nous tentons sans cesse de repousser l'inconnu, l'avenir au sens fort, l'événement qui surgit.

Que ce soit pour simplement survivre ou pour s'enrichir démesurément, pour se rassurer au milieu de la nuit ou pour atteindre quelque transcendance aux aurores, repousser l'événement, l'imprévu, relève toujours de cette même idée: chasser la peur. Peur du danger, peur de l'inconnu, peur d'une vie ratée doublée d'une peur d'être nous-mêmes, peur de mourir.

Assis au milieu de ces images et ces sons, nous sommes ramenés à nous, et quelque chose de surprenant se produit pendant ces minutes où nous côtoyons l'œuvre d'Andrée-Anne Roussel. La peur s'évapore.

La ligne nous séparant irrémédiablement de l'avenir, qui inquiète tant le cœur humain, donne forme aussi à la distinction entre ce que nous savons et ce que nous croyons. C'est une ligne vieille comme le monde et sur laquelle maints penseurs et penseuses ont trébuché, outrepassant ce qu'il est «permis d'espérer», pour reprendre l'expression de Kant (*Critique de la raison pure*, 1781), en essayant vainement de se rendre «maîtres et possesseurs de la nature», pour citer cette fois-ci Descartes (*Discours de la méthode*, 1637). Dans les deux cas, ce sont les limites de l'humaine liberté qui ne sont pas respectées, toujours rattrapée, toujours soumise aux choses qui nous dépassent.

Le rendez-vous avec nous-mêmes que nous repoussons ainsi, par nos portefeuilles qui gonflent et nos fondations qui prendront l'eau de toute façon, c'est celui avec nos vrais désirs, comme l'affirme l'une des intervenantes dans *Speculative Creatures*. Ce sont les seuls qui peuvent nous sauver d'une vie à la dérive, à vouloir contrôler l'indomptable réel, à tenter de s'assujettir le monde au lieu de s'y soumettre une bonne fois pour toutes. L'avenir, et ultimement la mort, seront toujours ces hors-jeux de notre volonté de contrôle, hors-champs de nos prévisions, mais néanmoins par nos essais voués à l'échec, nous sommes certainement le plus humain que nous puissions l'être, ou tout simplement le plus vivant. Comment être en vie sinon en essayant de repousser les limites du néant?

Seulement faut-il bien choisir lesquelles.

L'animal, la plante, font-ils autre chose? Vivre, croître, c'est oublier un instant que nous décroîtrons indubitablement, c'est repousser l'abîme d'un tout petit iota, presque miraculeusement, entourés de tant de vide que nous sommes. Mais c'est assez, parce que même en faisant une nouvelle branche, verte et neuve, l'arbre est une créature spéculative. Avant que la branche ne pousse là, il n'y avait à cet endroit que du vent, il a fallu qu'elle spéculé, même l'arbre semble métaphysique en son sein. Ce point commun du vivant, en effet, fera croire aux plus spéculatives créatures parmi nous qu'elles ont été créées, c'est dire toute la force de cette poussée spéculative en nous.

Les lignes se déplacent sur l'écran et les intervenant-e-s tentent de repousser l'avenir de façons si différentes mais semblables en même temps, et je me surprends à être pris de sympathie autant pour une divinatrice que pour un démiurge financier, parce qu'elles et ils sont honnêtes, vrais, en nous ramenant à la question irréductible: mais que cherches-tu, au fond, en venant ici? Ce fond de la question est éminemment métaphysique.

Que cherches-tu en écoutant les nouvelles, en suivant les marchés, en achetant une maison, en faisant des enfants, sinon repousser la ligne de l'absurde et du néant pour espérer y trouver du sens? C'est bien de sens qu'il s'agit, dès qu'il est question de tisser un lien qui va du passé vers l'avenir en ayant comme passeur ce qui est en vie.

C'est comme si une voix nous murmurait à l'oreille en plein cœur de Times Square, pourquoi êtes-vous là? Pourquoi suis-je là, à New York, au cœur même de ce qui détruit la planète? Je veux y être, je n'y peux rien, mais au fond de moi je sais que quelque chose cloche, que je dois retourner en moi-même et que j'investigue ce qui s'y trouve. Mais il fallait que je vienne ici, que j'écoute toutes ces personnes, pour comprendre à neuf que je ne suis pas seul à écouter l'appel de ce qui me dépasse. Nous l'entendons tous, c'est l'appel du futur.

Sommes-nous maîtres de faire sens de nos vies, capables comme un Atlas de soulever la Terre elle-même, dans un acte héroïque et libre, ou ce sens nous dépasse-t-il complètement? En tout cas, bien peu de gens dans l'installation de Roussel semblent dire que rien n'a de sens du tout. Sauf nous-mêmes peut-être, assis en son centre. L'œil de l'ouragan, le trou noir qui supporte le monde créé dans la galerie, c'est nous, la colonne-vertébrale-abîme qui ne peut que reconnaître la contradiction flagrante des interventions et des images, d'un côté mathématiques, de l'autre existentielles. La liberté et le déterminisme cessent un instant de danser ensemble, toutes deux ravalées par l'absence.

— Jérémie McEwen



OBORO *un centre dédié à la production et à la diffusion des arts visuels, médiatiques et numériques*

4001, rue Berri, espace 301, Montréal (Qc) H2L 4H2
www.oboro.net oboro@oboro.net 514.844.3250